

***Le Mur invisible*, EdT 4 : la préparation de l'automne.**

Depuis p. 131 : « Lynx s'ennuyait et voulait repartir. » jusqu'à la page 133 : ... « car je savais que ce n'était pas bon pour lui. »

Présentation et situation du passage :

L'été s'achève ; nous sommes à la **mi-septembre** (quelques jours après le 12 septembre, date donnée en haut de la p. 129). Voilà **quatre mois** que la narratrice est **captive du Mur** ; elle est montée **à l'alpage** pour cueillir des baies et y a trouvé la cabane d'un vacher qui lui donne l'idée de s'y installer l'été prochain, en dépit des inévitables difficultés d'un déménagement en montagne avec quelques affaires et ses animaux, à une altitude plus élevée que celle du chalet. Ainsi semble-t-elle avoir pleinement intégré l'idée que son **isolement dans la nature** s'inscrit **dans la durée** ; son nouvel état est en quelque sorte accepté comme le révèle son aptitude à anticiper. Or, précisément, **il s'agit d'ores et déjà d'envisager l'automne** et le futur hiver après les beaux jours, et on sait à quel point le climat est rude dans un pays alpin telle l'Autriche. C'est pourquoi **elle redescend au chalet**, non sans difficultés vu son chargement.

Le passage est donc un récit, mais une narration émaillée de diverses réflexions sur elle-même en tant que femme et prolonge l'extrait précédent (cf. EdT 3) au sujet de la condition féminine. On mesure alors **l'ambiguïté** qui existe **entre l'énergie vitale** de l'héroïne dans ses activités de résistance et d'adaptation **et sa faiblesse** physique, voire sa fragilité psychologique.

Structure :

- 1) Une redescente malaisée et la différence entre l'homme et l'animal (p. 131 + haut de la p. 132).
- 2) L'arrivée au chalet : découragement passager et néanmoins rapide reprise d'activités rustiques (du milieu de la p. 132 au haut de la p. 133).
- 3) « Une nouvelle vie » à partir du 2 octobre : la satisfaction des pommes de terre ! (2 §, p. 133).

Problématisation et projet de lecture :

Cet extrait est un peu plus court que les précédents et autorise une étude assez rapide dans la mesure où se voient repris et développés les principaux thèmes du roman, sur lesquels, à l'instar de la scriptrice, nous aimerions néanmoins insister ; il s'offre comme un utile prolongement à l'extrait précédent (EdT 3, p. 95 à 98).

Comment la narratrice continue-t-elle à surmonter les nombreuses difficultés de son « expérience de la nature » en dépit de ses failles et de ses doutes ?

Développement (suivant trois axes principaux) :

I- Faiblesse humaine, évidence animale : la féminité face aux duretés des existences (allusion au passé à l'intérieur même du présent).

II- Désespoir et regain.

III- Une volonté insubmersible et une efficacité indubitable.

I- Faiblesse : sa féminité face aux duretés de la vie.

Comme la narratrice le précise au début du passage (2e moitié de la p. 131) il s'agit de retourner au chalet avec le strict nécessaire, dans lequel figure en bonne place **la baratte** (à beurre) qu'elle a trouvée dans le refuge de l'alpage, ainsi que les almanachs, et qui lui paraissent des biens précieux vu son dénouement ; mais ce chargement, trop pesant, se révèle singulièrement éprouvant à la descente et la renvoie à sa **fragilité physique** ; mais ce n'est cela le plus important, mais le souvenir ou plutôt la **réminiscence** que ce poids blessant rappelle en elle ; citons : « J'ai toujours eu horreur de transporter des paquets pesants **et j'ai passé mon temps à le faire**. D'abord ce furent des cartables trop bourrés, puis des valises, les enfants, les sacs à provisions et les seaux à charbon et à présent, après les tas de foin et les bûches, il ne manquait plus que cette baratte. » (bas de la p. 132 et haut de la p. 132).

C'est comme si **un destin** pesait sur elle : celui de la **condition féminine** (nous l'avons évoquée en EdT 3) ; une vie de femme sans cesse encombrée de charges, de poids, de paquets, prise dans d'incessantes et épuisantes contraintes domestiques et familiales, contraintes cette fois rustiques, mais qui se renouvellent. Et bien que les **circonstances** de son existence aient complètement changé depuis le Mur, il demeure toujours ce **poids traumatisant** : celui du passé qui ressurgit sous une autre forme dans le présent de son isolement où elle est toujours responsable d'elle-même et de sa nouvelle « famille » (cf. bas de la p. 59), les animaux.

La femme, victime d'une société patriarcale, pleine de préjugés, avait déjà le sentiment d'une vie difficile, éprouvant un « malaise diffus » (cf. haut p. 97) c'est comme s'il fallait **doublement lutter contre ce qu'on lui a imposé en société par le passé et ce qui lui est désormais imposé** dans le cadre d'une nature forestière, agricole et sauvage à la fois, où tout est réélaborer ; face au chien Lynx, bondissant et joyeux, elle ne peut qu'à nouveau déplorer son inadaptation, à tel point qu'elle **se fantasme même en animal** : « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs, et je serais devenue **une créature parfaitement adaptée**. » (haut de la p. 132). on peut cependant y voir une note d'humour de la narratrice qui participe de sa force vitale, comme nous le verrons par la suite.

Mais elle demeure bel et bien **humaine et même maternelle** avec ses animaux qu'elle sustente comme elle, avec la même attention, comme le prouve **l'anecdote finale des pommes de terre**, où il y a une légère perception **anthropomorphique** de ses animaux qui ressemble à **des enfants**, quoiqu'elle garde parfaitement à l'esprit ce qui fonde leur nature première ; relisons la fin du passage : « Lynx me réveilla (...) avec un air réprobateur ; lui aussi avait sa part de pommes de terre. Seules les chattes, en vrai carnassiers, les avaient dédaignées (...) Lynx en mangeait volontiers, mais je ne lui en donnais pas souvent, car je savais que ce n'était pas bon pour lui. » (bas de la p. 133). Jusqu'au bout, elle a **le souci des membres de sa nouvelle « famille »**, telle une bonne mère protectrice et parallèlement respectueuse de leurs goûts et de leur santé.

Cependant, à son arrivée au chalet, elle est « épuisée » et souffre des épaules « pendant plusieurs jours » (milieu p. 132). C'est ainsi qu'elle ressent la brève tentation du désespoir.

II- Une courte période désespoir suivi d'un vigoureux regain.

« J'arrivai épuisée au chalet » (id.) : c'est ainsi que se conclut l'éprouvante descente. Or souvenons-nous qu'il s'agit d'un récit *a posteriori*, la narratrice utilisant calendrier et agenda pour mieux se remémorer ce qui s'était passé ; ainsi constate-t-elle que **son agenda** à cette époque est resté vierge de notes pendant une quinzaine de jours : elle subodore alors une période dépression, mais elle n'en est pas sûre ; agit toujours sous son crayon cette volonté d'objectivité ou de respect de la **vérité** qu'elle se doit à elle-même autant qu'à son hypothétique lecteur. Citons depuis « Sur mon agenda,

mes notes s'interrompent (...) Je me souviens à peine (...) Est-ce parce que j'allais trop bien ou trop mal que je n'ai pas eu envie d'écrire ? **Je crois plutôt que j'allais mal.** La nourriture monotone et **les grands efforts m'avaient beaucoup affaibli.** » (milieu p. 132) Il y a chez elle cette honnêteté et cette **humilité** qui lui interdisent de se présenter comme une héroïne victorieuse en toutes circonstances.

Quoi qu'il en soit (ou quoi qu'il en fût) elle ne se laisse pas (ne s'est pas laissée) aller longtemps ; **très rapidement**, sans qu'elle dise explicitement pourquoi, **l'énergie et les activités reviennent** comme on le voit dans toute la suite de notre extrait : ramassage du bois, rangement de la récolte des pommes de terre, cuisine « malgré ma fatigue » (milieu p. 133).

Mais dans le regard rétrospectif que la narratrice porte sur elle se devine à plusieurs reprises le registre de **l'humour qui témoigne à nouveau de sa force de vivre** ; elle est capable de prendre **une distance** vis-à-vis d'elle-même qui amène assez souvent le lecteur à **sourire** ; relevons-en quelques exemples : « Je le suivis (le chien), hors d'haleine, la baratte sur le dos » (p. 131), situation incongrue et burlesque, ou encore ... « il ne manquait que cette baratte. C'était étonnant que mes bras ne se soient pas allongés jusqu'à mes genoux. » (haut p. 132), supposition grotesque des effets de son chargement, et bien sûr « Il ne me manquait plus que des griffes, un épais pelage et des crocs » ... (id.) où elle aspire comiquement à se transformer en animal (mais lequel?), voire en monstre !

Enfin il y a le festin de pommes de terre qui devient « un repas de fête » (p. 133) au regard des circonstances, aussi dérisoire que peut nous sembler une casserole de patates !

Malgré ses doutes et ses failles, la narratrice a su se révéler d'une efficacité certaine dans son expérience de retour à la nature.

III- Une volonté et une efficacité indubitables, envers et contre tout.

Son souci de l'automne et de l'hiver arrivant provoque des actions qui révèlent une énergie jamais démentie en dépit du trou de quinze jours dans l'agenda. Nous pouvons nous référer au long passage (2e moitié de la p. 132 + haut de la p. 133) qui porte sur **le bois**, son ramassage, son rangement et son utilisation. La conclusion de ce court récit au présent de vérité générale, à la suite des traditionnels temps du passé, est très révélatrice : « D'ailleurs le bois humide a aussi son avantage : il brûle plus lentement et il faut en remettre souvent. Le soir, si je veux que le feu ne s'éteigne pas, j'utilise toujours des bûches humides. » On pourrait simplement y voir une remarque anodine dans le cadre d'un retour à l'énonciation, mais on y observe bien davantage une connaissance accrue des conditions les plus favorables pour survivre et s'adapter en pleine nature. Son expérience est donc aussi **une expérience de connaissance**, un savoir en l'occurrence **empirique** qui a peu à peu augmenté au fur et à mesure de son séjour, même si on voit au préalable qu'elle a conscience de l'intérêt du bois sec, mais peu à peu, elle a compris que tout était utile.

Son adaptation, même, en cette difficile période du retour épuisant au chalet à la mi-septembre, était déjà en très bonne voie ; pour preuve **la réussite de la récolte des pommes de terre** qui peut être considérée comme un véritable **triomphe sur l'adversité** : elle est parvenue à trouver un espace fertile ; elle a su les semer, les entretenir, les ramasser ; « Le deux octobre » (début du 2e § p. 133) elle peut les rentrer, même si c'est encore un chargement très pesant (« Je traînai les sacs jusqu'à la maison » ... id.). Et surtout il y a **la récompense** de leur cuisson avec le beurre fabriqué grâce au lait de Bella et de la baratte : « Je me sentis pour une fois complètement rassasiée et m'endormis à table. » (2e moitié de la p. 133).

Et elle ne s'arrête pas là, puisqu'elle procède ensuite au retournement de la terre (bas de la p. 133).

Conclusion :

Le mouvement du texte va **de l'accablement au triomphe** à lui seul contenu dans l'amusante phrase en raison de son aspect financier : « **Mon capital de départ s'était multiplié** » (p. 133). Et elle est la seule responsable de cette fructification, digne d'un contentement auquel elle peine à accéder du fait de son histoire et de sa situation, mais **chaque étape de son adaptation** est une **victoire** qu'elle doit à ses capacités et sa force de vivre malgré ses complexes.

Faire l'expérience de la nature, c'est apprendre progressivement à mieux la connaître pour certes survivre en ce qui la concerne, mais surtout pour **apprécier** les menus plaisirs de l'existence : un bon feu, un plat de pommes de terres, la fougue entraînante du chien Lynx, ainsi qu'une belle vue.

Ce passage montre à la suite de la métamorphose décrite aux pages 95-98 (EdT 3) un **nouveau dépassement de son impuissance initiale**, féminine et humaine ; elle sait peu à peu s'extirper de toutes sortes de préjugés ; elle ne cède ni à la paresse, ni au désespoir. S'il y a résignation à vivre et à poursuivre la lutte, il y a néanmoins chez elle **une résilience** qui force l'intérêt et la sympathie du lecteur.